

Tout le monde devrait écrire

de Georges Picard (Editions José Corti, 2006)

EXTRAIT

J'ai appris assez vite que l'écriture ne sauve pas l'écrivain du doute, mais m'en passer serait une abdication devant l'instinct intellectuel qui me pousse à en savoir plus sur ma propre pensée. Ce que je suis est moins en moi que devant moi : je suis plus mon futur immédiat, appelé (happé) par l'écriture qu'un passé figé dans mes précédents livres. Un écrivain doit parfois accepter de renier ce qu'il a écrit pour continuer à écrire. Il a une sorte de devoir d'ingratitude envers les productions passées de son esprit. Renier, le mot est exagéré ; oublier est mieux. Est-ce possible ? Au moins peut-on essayer. Que nous ne changions jamais vraiment n'est pas un obstacle pour agir comme si nous pouvions à tout moment muer radicalement, moins pour nous améliorer que pour nous dépayser. Je suis souvent agacé de deviner ce

que je risque de penser sur telle question particulière à laquelle je n'ai pas encore sérieusement réfléchi. Bizarrement, je vois autour de moi une majorité d'esprits nourrissant depuis des lustres le même credo composé d'une batterie plus ou moins limitée de principes qu'ils appliquent presque mécaniquement à tout. J'admets que c'est une force que de présenter au monde une personnalité entière, bien identifiée et sûre d'elle-même. Mais ainsi suis-je fait que les fortes personnalités, attirantes dans un premier temps, m'ennuient vite. Quel plaisir de jouer aux cartes en connaissant le jeu de l'adversaire ? Cette lassitude, je la ressens tout aussi bien vis-à-vis de moi-même, certains jours. Narcissisme, oui, car pour être fatigué de soi encore faut-il se considérer. Penché sur sa page, tout écrivain est narcissique. L'écriture est le plus ambigu et le plus solliciteur des miroirs. Après vingt ans d'écriture (ce qui est peu, finalement), je me demande quelle surprise j'attends encore de moi. Cette question, je me la pose avant chaque livre ; elle est mon meilleur stimulant. En écrivant, je ne cherche pas à m'étonner, encore moins à surprendre les lecteurs, j'essaye simplement d'animer des zones mal connues de ma sensibilité, d'ébranler le train de ma pensée dont le mouvement ordinairement chaotique et vague est sommé de prendre rythme et forme en se fixant.

Je souffre d'atermoiement dans le cours ordinaire de ma vie, n'étant jamais absolument sûr de

penser ce que je pense. A peine ai-je émis une idée que l'idée contraire commence à me paraître intéressante et plausible. Curieuse affection, en effet, que cette instabilité intellectuelle nourrie par un scepticisme à l'égard des théories bâties à chaux et à sable. Le rapport dialectique entre des idées contraires impose une gymnastique mentale à laquelle je ne me soustrais jamais sans une certaine gêne, étant entendu que la vie quotidienne s'arrange mal de ces incertitudes qui vous font passer pour un irrésolu ou un velléitaire. Il est généralement plus bénéfique de présenter à autrui l'image d'un obstiné. Savoir ce que l'on veut constitue l'un des premiers commandements de la morale pratique. Encore peut-on vouloir ne pas trancher, position difficile à tenir qui fait de vous un Oblomov ou un Pyrrhon, un ennuyé ou un ennuyeux. L'écriture oblige à choisir, mais permet simultanément la nuance, la parenthèse, la notule pondératrice. En dépit de cette stratégie subtile, le texte reste de la pensée ou de la sensation figée. Je rêve de livres suffisamment chatoyants pour décomposer toute lumière intellectuelle en se jouant des interprétations fixistes. Au fait, nous en avons plusieurs, à commencer par les livres mystiques. Dans le domaine profane, Héraclite, Laodzi, Nietzsche ou Montaigne par exemple font croire à leurs lecteurs qu'ils ne les ont jamais tout à fait compris. Un livre comme Les Essais fuit devant toute pensée trop définitive ; il tient essen-

tiellement par son allure (par son mouvement, comme dit Jean Starobinski). Je ne gloserai pas sur les philosophes abscons dont l'obscurité est le principal gage d'incertitude, ni sur les poètes qui ne sont pas faits pour être compris selon la raison.

Le plus beau de l'écriture, c'est cette tension entre ce qui est écrit et ce qui est à écrire, c'est l'usage d'une liberté qui prend ses risques en laissant ses traces. Je n'oublie pas que l'écrivain en tant que premier lecteur de lui-même se trouve sommé de décider du sort de son texte : tôt ou tard, il faut signer. Si je relis rarement mes livres, c'est pour éviter de les récrire mentalement avec la souffrance attachée à l'exercice soutenu de la perplexité. Je ne les renie pas, je m'y sens simplement à l'étroit. Je me retiens de les reprendre ligne à ligne, sinon mot à mot, sachant que ce palimpseste pourrait être infini.